

Isabelle MAZELINE

# Moi, Miossoty, Cubaine, ou le choix d'une vie





**J'ai choisi de laisser les courriels de Miossoty tels qu'elle les a écrits, même s'il y a des fautes. Ces dernières ne nuisent jamais à la compréhension du texte et le vocabulaire emprunté est loin d'être restreint.**

**Je dédie ce livre à ma petite sœur adoptive qui m'a fait vibrer, avoir peur, pleurer, être follement heureuse. Que ta vie passée ne soit qu'un mauvais souvenir même si tu as laissé à Cuba tes parents et de la famille. Tu as fait ce choix, avec ton mari, pour que tes enfants aient un avenir et que vous aussi puissiez vivre décemment. A ton courage, petite sœur !**

**Tous les commentaires sont de l'auteur et ne sauraient engager la responsabilité de Miossoty et de sa famille.**



Par un bel après-midi de mars 2011, Caridad, chez qui nous logions habituellement lors de nos séjours à Santiago de Cuba, nous invita à boire le café pour nous présenter une personne qui, je ne l'aurais jamais imaginé, allait devenir un fil conducteur de ma vie. Elle s'appelait Miossoty et parlait français, langue qu'elle avait apprise à l'Alliance Française à Santiago de Cuba, (ville méridionale de l'île et deuxième ville de l'île par le nombre de sa population). Elle n'avait pas l'occasion de pratiquer cette langue et voulait parler avec nous pour tester son niveau. Elle parlait très bien (si j'avais pu parler espagnol aussi bien), avait une voix douce, un sourire charmeur et charmant.

Dans un élan de générosité, je lui donne mon adresse mail pour lui envoyer régulièrement des textes en français et lui corriger ses fautes quand elle me répondrait. Mais moi, qui d'habitude essaie de tenir mes promesses, ne le fis pas. Honte à moi !

**Début janvier 2012, je reçus dans ma boîte mail, un courriel en provenance de Cuba, non pas de nos amies Dania et Maria, mais de Miossoty.**

5 janvier 2012

Bonjour Je vous souhaite une très bonne année 2012, avec beaucoup de santé, de réussite, d'amour et de bonheur.

Je espère que vous allez bien.

Je voulais vous écrire une lettre très joli comme cette que vous m'avez envoyé, mais c'est un peu difficile parce que vous êtes, une très bonne écrivaine.

Encore tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année pour vous et votre mari

Miossoty (le voisine de Caridad à Santiago).

**Enfinement je me rappelle que j'avais dû lui envoyer au début un texte que j'avais écrit sur un périple en train que nous avions vécu quelques années plus tôt. Nos voyages à Cuba sont assez réguliers depuis 1996, en immersion totale chez l'habitant.**

**A partir de ce jour, nos courriels, et non e-mails, comme elle dit, dans un pur français, furent presque quotidiens**

5 janvier 2012

Merci beaucoup Miossoty. Nous te souhaitons une excellente année 2012. Que tous tes rêves se

réalisent et même plus encore. Garde ta joie de vivre et prends soin de toi.

Nous espérons que tu te portes bien.

Tu peux écrire une lettre, tu en es tout à fait capable.

Nous t'embrassons très fort

Isabelle et Michel

PS : tu n'as fait que 2 fautes : à joli il manque un e et aussi à difficile

16 janvier 2012

Bonjour Isa,

Votre texte sur le voyage en train à Bayamo a été formidable, je l'ai beaucoup aimée, c'est une histoire drôle qui m'a fait rire.

**J'ai retrouvé le texte De Santiago à Bayamo en train**

**A cette époque Omar travaillait à la SNCF locale, la RENFE et bénéficiait comme tout employé de cet organisme « estatal » de la gratuité des transports ferroviaires.**

**Cette année, il avait pris deux semaines de vacances pour être avec nous. Nous étions en Mars, époque de la coupe de la canne à sucre, la ZAFRA. Quel rapport avec la RENFE me direz-vous ? Et bien le combustible est utilisé pendant la récolte, pour les machines agricoles, et la circulation du train en est largement affectée. Il faut choisir, soit circuler soit faire prospérer l'économie cubaine.**

Bref, nous avons décidé, avec Omar, de prendre la ligne qui nous emmenait à BAYAMO, charmante bourgade située à 120 kilomètres de Santiago, et à cinq heures de train.

Normalement, cette ligne est réservée aux Cubains ; que feraient les touristes sans l'air conditionné et le confort des sièges des cars ! Elle est donc payable en pesos cubains, entre 20 et 26 pesos cubains pour un peso convertible, ce dernier ayant remplacé le dollar.

Ce mardi, Omar s'était renseigné, il y avait un départ de prévu ; le train roulait ou plutôt se déplaçait avec nonchalance. Il partait à 7 heures pétantes, pas « d'aproximativo ».

Etrange, la pendule ne sert à Cuba que pour se repérer dans la journée ! Nous descendons dans la fraîcheur matinale vers la gare.

Après moult palabres avec les membres dirigeants, nous prîmes place à bord du Santiago-Manzanillo. Le train s'ébranla vraiment à 7 heures, encore un paradoxe non résolu, pour nous touristes où tout ici était approximatif.

Ce train datait d'une autre époque, trois classes, des bancs en bois bien dur à endurer pour les cinq heures minimum de voyage qui nous attendaient ; mais si les Cubains le supportaient, nous aussi, bienvenue au mot « égalité ».

Quelques minutes après le départ, une contrôleuse faisant office de distributeur de billets, se présenta à notre hauteur.

Omar présenta sa carte de transports et recommença à discuter de notre sort, les explications d'il y a une 1/2 heures n'avaient servies à rien et il lui fallait recommencer. Nous étions des amis français oui oui, Paris et nous voulions aller à Bayamo passer la journée via des transports locaux.

Soit, nous savions qu'en tant que touristes, seul le peso convertible nous était officiellement autorisé et que le trajet se payait en pesos cubains – 8 pesos l'aller-retour par personne soit 0, 80cts de pesos convertibles. Empruntant un air hagard et désespéré, je lui expliquais que je ne savais pas, à la gare, on nous avait dit que cela était possible. Etc. etc..

« De acuerdo », nous dit-elle mais pour nous ce sera le double du prix. Pas de problème, ce prix dérisoire nous fit sourire intérieurement. Nous lui tendîmes un billet de 20 pesos et, lancée sur son élan de générosité, elle nous rendit 4 pesos dont une pièce de 3 à l'effigie du CHE, pièce vendue une fortune en monnaie convertible dans les rues de Santiago. Cela nous fera un souvenir, nous dit-elle avec un clin d'œil. Nous la remerciâmes chaleureusement et le vrai voyage put enfin commencer.

En 5 heures, nous allions pouvoir admirer les paysages qui défilaient pendant notre épopée (et le mot est faible !)

Les wagons se remplissaient rapidement ; il faut dire que les arrêts étaient nombreux et au pire il était tout à fait possible de prendre le train en marche.

Le sud de l'île était abandonné par les pouvoirs, est-il besoin de préciser « publics » ?, chacun des petits villages accueillait la machine à vapeur noire.

Vous vous souvenez de la tête de Jean Gabin dans la « La bête humaine », gueule noire entrant en gare aux commandes de son train ? Le machiniste devait lui ressembler plus ou moins, nous-mêmes commençons à changer de couleur.

Une femme enceinte entra ; aussitôt Omar lui laisse sa place avec un grand sourire. Nous sommes loin des regards indifférents ou fuyants dans les transports parisiens. Au diable notre petit confort égoïste.

Au fil du temps, le wagon se noie dans la fumée des cigarettes vendues à l'unité ou de cigares locaux à 1 peso. Les Cohibas, Partagas Roméo y Julieta sont réservés aux apparatchiks du pouvoir, aux touristes venus faire le plein, s'ils savaient qu'ils sont vendus plus chers qu'en Espagne... et à l'exportation. Heureusement qu'il n'y a quasiment plus de vitres aux fenêtres ; même pour une fumeuse comme moi, l'air deviendrait vite irrespirable.

Michel se lève pour aller aux toilettes, mais je le vois revenir très vite. Depuis quand n'était pas passée l'hygiène ? Tant pis, il attendra. Pourtant, nombreux sont ceux qui sont assis à côté de cette « fosse aseptique » réservée aux voyageurs.

Des vendeurs à la sauvette de fruits, légumes ou de croquettes d'igname, jouent au chat et à la souris avec les contrôleurs, en passant d'un wagon à un autre par l'extérieur, avec une dextérité qui n'a rien à envier aux équilibristes de cirque.

Occupés par le spectacle permanent, nous n'avions pas pris conscience que nos voisins du banc face à nous avaient « permuté ». Une maman avec sa petite fille s'étaient assises et nous regardaient du coin de l'œil. Que faisons-nous dans ce train alors que les touristes, les poches pleines de pesos convertibles pouvaient se déplacer autrement ?

Si nos valises étaient si lourdes au départ d'Orly, c'est qu'elles étaient remplies d'objets de première nécessité, de vêtements et de jouets destinés à être distribués sur place, au diable la surcharge !

Pas facile d'approcher un enfant qui n'a rien. J'ai dans mon sac, une petite poupée avec un poney rose. Comment lui donner sans froisser sa fierté ?

Ce trait de caractère est très cubain, pauvre mais fier de « résister ».

La révolution est là pour les protéger des agressions de l'opresseur yankee et el comandante

sur le déclin garde toujours un œil ouvert. De toute façon, si ce n'est pas lui, les CDR, comités de défense de la révolution, lui font des rapports régulièrement et gare au moindre faux pas. C'est le discours officiel et pas le nôtre.

Revenons à la poupée ! Je pose la question à Omar qui me dit de demander la permission à sa mère pour lui donner. Les mots se bousculent dans ma tête, vais-je avoir le vocabulaire nécessaire pour m'exprimer ?

Mais oui, ce qu'après quelques instants de réflexion, je m'empresse de faire. Elle me fait oui d'un signe de la tête. Je sortis ce jouet, acheté une bouchée de pain à Paris, dans un bazar, mais qui, ici, est inaccessible et le tend à la fillette.

« Tiens, c'est pour toi, lui dis-je, en lui tendant timidement. A ce moment, je ne sais pas laquelle de nous deux était la plus gênée. Ne sachant que faire elle regarde sa mère. « Tu peux la prendre » lui dit-elle. A cet instant, gravés dans mon esprit pour toujours, les yeux brillants de la petite s'agrandissent dans un large sourire, qui, il faut bien le dire, m'arrache le cœur.

La notion du tout acquis est restée sur le vieux continent. Elle n'osa pas l'ouvrir pendant le reste de son voyage. Quand elle descendit, elle me fit de grands signes de la main, la poupée blottie contre son petit corps.

Le train repart et poursuit son trajet au rythme d'un vieil homme qui scande à chacun de ses passages « Rica tableta de mani », tablette de cacahuètes concassées enrobée de sucre.

13 Heures : nous arrivons en gare de Bayamo. Le petit déjeuner est bien loin et nos estomacs de bons Français commencent à crier famine. Dans cette ville, loin des circuits touristiques, nos pesos convertibles ne servent à rien. Il nous faut faire du change.

Sur une petite place, Omar avise une queue devant un petit établissement qui semble être une banque. La cola fait partie du décor, « spectacle » de rue continu. A Cuba tout se fait attendre et il faut attendre pour tout et s'attendre à tout. Omar me dit de passer devant tout le monde ; avec mes pesos convertibles, j'ai tous les droits, je suis prioritaire. Je refuse. Non, je vais attendre mon tour, je ne suis pas chez moi et ce serait manquer de respect à ces personnes qui sont là depuis je ne sais combien de temps.

Mais Omar, encouragé par ceux de la queue, me pousse jusqu'à la porte d'entrée et je finis par céder. C'est un comble, moi qui déteste par-dessus tout les resquilleurs. Quelle honte ! Quel pays peut accorder des droits aux étrangers en les refusant à son peuple ? Mais CUBA, bien sûr ! Je fais ma transaction et sors rapidement, les yeux rivés au sol.

Omar nous trouve un restaurant qui n'en a que le nom. C'est plutôt une cantine, les tables sont recouvertes de nappes en plastique à petits carreaux rouge et blanc, qui collent. Les assiettes et les couverts sont déjà posés.

Ici, pas de menu ni de carte pour essayer « les spécialités locales ». Le garçon de salle nous apporte d'office le seul plat disponible aujourd'hui, une carafe d'eau, sans un regard pour les touristes que nous sommes. L'indifférence du serveur nous ferait presque croire que nous ne sommes pas les bienvenus ici, il n'y a rien à faire. Nous avalâmes rapidement ce déjeuner insipide (ne nous demandez pas ce que c'était...) et partons à la découverte de cette petite ville de l'Orient. Les souvenirs commencent à s'estomper aujourd'hui. Ce qui était frappant, c'étaient des carrioles tirées par des chevaux, seul transport en commun connu ici, caractéristique de cette ville.

Les rues se ressemblent, les rares magasins sont vides de toutes marchandises.

C'est là qu'Omar nous fait découvrir le guarapo, qui est le jus de la pression de la canne à sucre. Un petit marchand presse dans son moulin sa canne à sucre, gestes répétitifs, du matin jusqu'au soir, tous les jours de la semaine.

Dans quoi va-t-il nous servir ? Quelques timbales en plastique sont alignées sur son étal.

Espérons qu'elles ont été au moins rincées. Il pose devant nos yeux curieux, ce jus de canne, fraîchement coupé, n'oublions pas que c'est la saison de récolte, et nous tend à chacun un gobelet de couleurs différentes. Après avoir bu une première gorgée de cette boisson, nos doutes sur l'hygiène s'évanouissent, c'est vraiment très bon. Le nectar s'écoule lentement le long de nos trachées. Petit plaisir de la vie !

Autre flash. Ma chute sur l'avenue principale. Il faut dire, à ma décharge, que la dernière rénovation devait dater d'avant la Révolution, et à ma charge, que chaque ville que nous visitons, à Cuba ou ailleurs, a droit à une cabriole de ma part. Allez savoir, un petit souvenir fugace de mon passage. Le pied dans une ornière et ce fut la chute, rien de grave. Je me remets sur mes deux jambes, très rapidement, comme il est coutume de faire dans ces cas là, et nous voilà repartis.

Il devait être aux alentours de 15 heures et le café d'après le repas nous manquait. Mais où le trouver ? Cultivé à foison sur l'île, mais difficile à trouver pour le consommer. Voyons autour de nous. Près de la gare, un hôtel ou un café plutôt luxueux.

Vision ou réalité ? Non, il s'agit d'un café pour touristes. Plancher surélevé d'une estrade en bois, petites tables cachées sous des nappes blanches immaculées, service impeccable et sourire du

serveur. Nous commandons donc trois cafés, excellents, non coupés par des pois chiches, mais payables en convertibles. 1 peso CUC.

Quand on sait que le salaire moyen d'un Cubain se situe entre 10 et 20 CUC par mois, faites le calcul. A la Isabelica, à Santiago, les Cubains, mais pas les touristes, peuvent en boire au moins une vingtaine pour 1 CUC.

L'heure du retour approche, le train est à 17 heures, n'oublions pas que nous avons au moins cinq heures de voyage... La gare bourdonne. Les Cubains sont assis avec de gros paquets, attendant stoïquement l'heure approximative de l'entrée en gare de la vieille loco à vapeur. Espérons qu'il va passer. Nul ne le sait. Soudain le train entre en gare avec quelques dizaines de minutes de retard, autant dire qu'il est presque en avance, mais il est là, déjà bondé. Le retour promet! Nous restons debout dans le couloir en espérant que des places se libèrent au prochain arrêt. A la gare suivante, une place se libère et la gent masculine me fait signe de m'asseoir. Encore une règle de politesse oubliée chez nous.

Le train repart doucement et en brinquebalant. Au bout d'une heure, nous voilà tous assis. La nuit tombe et il n'y a pas de lumière. C'est le noir absolu. Des bruits indéfinissables résonnent dans l'obscurité. Et toujours les petits vendeurs à la

sauvette. Prendre le train en marche n'est pas difficile vu la vitesse à laquelle il se traîne.

Soudain le train s'arrête au milieu de nulle part. Que se passe-t-il ? Cela arrive souvent ? Omar nous prévient que cela peut durer longtemps. Il est déjà arrivé que les passagers passent la nuit à attendre. Nous croisons les doigts pour que ce ne soit pas le cas.

A notre gauche, nous entendons des grognements : **un cochon est ligoté et couché entre les sièges, direction Santiago lui aussi. Soudain le train repart.**

C'est la réalité cubaine, j'ai éprouvé cette expérience quand je étudiais à l'université à l'havana et je faisais des voyages réguliers, à cette époque là, la situation économique était la plus mauvaise, je me souviens du déplacement nonchalante du train, beaucoup de heures en attendant, l'air irrespirable aussi et je ne suis pas fumeuse comme vous. La « fosse aseptique » c'est le pire et les vendeurs, ils sont vraiment des équilibristes (jajajaj). **exclamation remplaçant notre « hahaha »**

L'histoire de la petite fille est émouvante, elle m'a beaucoup touché parce que parfois j'ai eu d'envie d'acheter de jouets pour mes enfants mais ici ils sont très chers. Vous êtes une personne merveilleuse.

Il est 16 :30 et je dois partir à la maison, après je vais vous écrire un peu plus.

À bientôt

Miossoty

bonjour de Caridad aussi

**Sachant que le vouvoiement n'est pas habituel dans la langue espagnole, je lui propose de me tutoyer et de lui corriger ses fautes, si cela ne l'ennuyait pas ; mes réponses étaient succinctes ; curieuse comme une chouette, j'osais poser quelques questions neutres, sachant que je ne pouvais pas demander n'importe quoi, puisque tout était surveillé, les mails lus.**

17 janvier 2012

Bonjour Miossoty,

Je suis contente que tu aies aimé mon petit texte. A l'avenir, qu'aimerais-tu avoir comme textes, des extraits de livres, des articles de journaux....

Dis-moi, quel âge ont tes enfants ? Donne-moi ton adresse, je pourrais t'envoyer des cartes postales ou autre chose.

Tu peux me tutoyer, tu sais. Je fais quelques corrections de ton texte en lettres grasses, mais tu écris vraiment très bien, je mets entre parenthèses les lettres en trop.

Nos amitiés à Caridad

Je t'embrasse

Isabelle

17 janvier 2012

Bonjour Isabelle,

C'est toujours un plaisir de recevoir tes courriels.

J'aimerais des textes sur la vie, d'amour en général, des sujets pour réfléchir et si je peux m'amuser un peu c'est mieux mais je te remercie quel que soit le texte, tes textes sont très très bons et je peux te connaître un peu plus et en même temps je peux apprendre le français, dans tes texte j'ai découvert beaucoup de générosité et sensibilité, qualités presque disparus de nos jours, tu devrais publier quelques-uns.

Mes enfants ont 9 ans le garçon et 5 ans ma fille, après je vais t'envoyer des photos de ma famille. Elles sont adorables et affectueux mais un peu gâtés, c'est un peu de ma faute.

On a récemment commencé un procès d'immigration pour le Canada (Québec), je voudrais améliorer la situation économique de ma famille, et quand mes rêves s'accomplissent tu seras l'une de premier en savoir, pour le moment on doit attendre.

amitiés

Miossoty

**Elle commençait à prendre ses marques et me racontait sa vie quotidienne, et c'est ce jour-là que je découvris qu'elle et sa famille voulaient quitter Cuba légalement. J'eus un pincement au cœur en pensant que j'allais peut-être la perdre à tout jamais. Je savais que la lutte allait être dure et que les démarches seraient longues sans avoir un espoir de réussite, mais jamais je ne lui ai dit, ayant eu des connaissances qui avaient essayé de faire sortir un Cubain, toutes les**

**démarches faites, les documents payés et au dernier moment, le couperet tombait et la réponse était non. C'était devenu son let motiv. L'espoir d'une vie meilleure pour ses enfants et pour son couple.**

19 janvier 2012

Bonjour Miossoty

J'attends de voir si les paquets que j'ai envoyés à nos amies en novembre arrivent (la poste dit qu'ils sont à La Havane), et s'ils arrivent, je t'enverrai une poupée pour ta fille, un livre d'amour pour toi et que puis-je envoyer pour ton garçon ? dis-le-moi. Y-a-t-il un papa ? Cette fois, tu n'as fait qu'une faute, même les directeurs de mon entreprise n'écrivent pas aussi bien.

**Je m'enhardissais et lui envoya un autre texte de mon cru.**

### **Autre petit texte sur une aventure à Cuba**

**Nous faisons toujours notre voyage à Cuba fin Mars ; cela correspond à l'anniversaire d'Ahmed (19 mars) et du mien, le 30 mars. Nous avons vécu cela quand il était plus petit comme une expérience inoubliable et qui ferait du bien à nos enfants trop gâtés et qui ne sont jamais satisfaits. Ici pas de cadeaux à foison, juste la joie de retrouver ensemble et de s'amuser. L'après-midi, nous avons aidé Maria, sa mère, à la préparation des festivités (qui**